

L'ART DE L'ENFANCE

COMBATS ET PARADOXES EN LITTÉRATURE POUR LA JEUNESSE

JACQUES CASSABOIS

*Quand on entre dans un livre comme dans du beurre,
on en ressort fondu.*

Michel Chaillou¹

¹ Michel Chaillou aimait formuler cette évidence au cours des débats où il était invité, dans les années quatre-vingts.

1

LE TRAC

Demain, je vais faire écrire des enfants. Première séance de travail. Essentielle comme une première pierre. Le déroulement du projet dans son ensemble dépend beaucoup de la pose de cette pierre-là. Le moyen de propulsion – enthousiasme et confiance – doit apparaître au cours de cette étape.

Le trac, évidemment, commence à attaquer. Je le redoute autant que je l'espère, et je ne fais rien pour l'évacuer. Sa présence me renseigne : je suis dans le bon tempo. Il m'est nécessaire. La difficulté, c'est de maintenir un équilibre dans la tension qu'il provoque. Trop, il

paralyse. Trop peu, ou carrément absent, je panique. Suis-je en train de devenir un fumiste ? La marque du sérieux, de la responsabilité, c'est l'inquiétude, non ? J'ai été déformé ainsi, et de même qu'on n'a jamais vu un bossu perdre sa bosse, je ne peux pas aller à l'attaque d'un nouveau travail l'esprit libre et les mains dans les poches. Et puis, la peur alimente ma résolution, provoquera au tout dernier instant, je le sais, le sursaut d'où naîtront l'élan et la légèreté qui permettent de... marcher sur les eaux ! D'ici là, je dois composer avec elle, écouter son roulement, au loin, ses fréquences graves et sourdes. Une rumeur de rivière en crue, ou de convoi sur des routes empierrées. Hostile, le convoi, forcément. Une menace. Les barbares arrivent.

Quand la première séance tombe un lundi, l'angoisse du lendemain me ramène aux veilles de retour à la pension. La sixième, l'année horrible. J'ai résisté de toutes mes forces, avec des fièvres carabinées. Rencontrer des enfants pour les aider me plante au cœur de mes années d'apprentissage. Une sorte de remise à niveau, dirait-on.

Souviens-toi, c'est là, à portée de mémoire. Le temps n'est pas un obstacle. Une pensée et hop ! tu as onze ans, la blouse que ta mère t'a taillée, et la trouille qui te bétonne le ventre jusqu'au samedi suivant, quand tu rentres avec ta

valise et ton linge sale de la semaine !

Des années de terreur ordinaire ! Personne n'y coupait, mais certains réagissaient plus vivement, comme des étoffes qui prennent mieux la teinture que d'autres. Peur permanente de la faute, peur de ne pas comprendre, de se tromper. Tellement peur de se tromper qu'on en redoute d'apprendre ! À force, tu te ranges dans ta case, en faisant gaffe de ne pas déborder. Tu te tais. Tu te rends invisible, insignifiant. Pas exactement un cancre. Bien pire. Le cancre est devenu un personnage, réhabilité, hissé au rang de lieu commun. Le top de la reconnaissance ! Non, toi, transparent, tu deviens élève moyen. Celui dont on dit « Pourrait mieux faire, s'il travaillait plus », « A des possibilités qu'il n'exploite pas ». Travaille pas plus, n'exploite pas, parce que peut pas, la bonne blague ! Parce que l'affectif coince quelque part, tiens donc ! Le bête affectif, avec ses sentiments d'abandon, de rejet, de négation, d'insignifiance, tout ça... qui fabrique les distraits, les instables, les étourdis, et réfractaires parmi les réfractaires, les insolents et les paresseux.

Cette peur d'hier est la source de ma peur d'aujourd'hui. Le trac me la ramène intacte et m'oblige à reparcourir ce chemin, avant de me présenter devant les enfants.

La nuit passe. Quelques heures encore devant moi. Le temps de la concentration. C'est avec ma chienne qu'il est le plus intense, au cours de la sortie du matin. Elle me précède, ma bonne amie, de quelques pas sur le sentier, à travers champs. Sa démarche tranquille, qui la fait onduler, m'apaise. Elle furète, hume, la truffe pointée, décèle la présence de sauvages que l'aube a chassés. Je respire à mon tour. Je m'emplis de l'humidité végétale, de la fraîcheur maculée de rosée et je pense aux enfants, là-bas, à l'école, au travail ardu qui m'attend, aux enjeux qui l'accompagnent : leur apprendre le lire et l'écrire... et, au-delà de l'effort soutenu, leur faire ressentir, devant un paragraphe élaboré, cette particulière satisfaction de soi, comme de déboucher dans une clairière de soleil après une marche dans la forêt profonde.

Atteindre cette lumière...

— Ils sont uniques ! Notre rencontre aussi, tout à l'heure. Et la recherche que nous allons mener, en compagnons, pendant des jours, des semaines.

Je parle. J'énonce cette proximité avec les petits. J'écoute cette parenté humaine vibrer en moi, par ma voix. Chemins de vie. Les leurs, le mien. Je suis un peu en avance sur eux, provisoirement. J'ai eu le temps de

m'aguerrir un peu, d'ouvrir quelques itinéraires. Je vais mettre cette expérience à profit pour les aider dans leur propre recherche. Je vais les guider, frayer leur trace, pour les inciter à prendre le relais et tracer à leur tour. Qu'ils aient envie de devenir explorateurs d'eux-mêmes.

— Mon boulot. Ma tâche. Mon devoir. Ma mission...

Un de mes travers : l'enthousiasme à fleur de peau ! Je monte en chandelle toujours assez vigoureusement. En quatre mots, passer du trivial au majestueux !

— Ho ! réduis la voile, gabier...

Je m'exécute aussitôt :

— Petite la mission, coco, très minuscule.

Ce mot, ne jamais le répéter en public, surtout, mais là, qui l'entend ? Ma chienne, les geais, une alouette... J'ai besoin de ce lyrisme, même s'il prête le flanc à la critique rationaliste et au sarcasme. Subterfuge, petit bricolage personnel. Grâce à cela, je me hisse au niveau de l'idée que je me fais des enfants. Je fortifie cette nécessité intérieure, étrange, délicate à cerner – y parviendrai-je un jour ? – qui me pousse vers eux.

Je suis prêt. J'encourage ma chienne qui ralentit toujours le pas au retour, puis je m'en vais.

*

Ultime tentative du trac dans le couloir, insignifiante, puis une toute dernière encore devant la porte de la salle. Tu penses : « À midi, l'histoire sera tracée dans ses grandes lignes. Vivement midi ! » Tu écoutes un instant. Dernier répit. Ils ont commencé des multiplications. Puis, tu respires et tu frappes. On répond. Tu ouvres, tu entres. Moment d'étonnement.

— C'est l'écrivain, maîtresse ?

Tu as beaucoup de mal avec ce mot, mais tu ne relèves pas. Tu te contentes de sourire.

— Oui, c'est l'écrivain. Rangez vos cahiers.

Alors, tu refermes derrière toi, tu souris à ton tour et tu adresses aux enfants un bon salut chaleureux.

Tu veux les mettre en confiance, mais c'est toi, en fait, que tu veux rassurer. Les jeux ne sont pas encore faits et le trac, toujours en embuscade, te garde à l'œil, pour te planter à la première occasion. Les gosses te sont utiles. Leurs visages frais, un appui. Tu les découvres, et, comme tu ne peux plus reculer, tu avances. Tu te mets à marcher, un tour de salle. Tu te fais ton manège, quoi. Tu prends le temps de les dévisager, mais léger, comme une caresse, sans t'attarder surtout. Ne leur donne pas l'impression que tu les sondes, que tu cherches à entrer en eux par

effraction. Regarde-les comme un paysage que le soleil tire lentement de la brume. De l'émerveillement, mais contenu, ressenti. Tellement ressenti qu'ils le perçoivent. À ce moment, tu peux te permettre de dire :

— Je suis drôlement content de faire votre connaissance. Je ne vous imaginais pas comme ça. Ah, quelle bonne surprise !

C'est bon, ça. N'hésite pas, mais ne va pas au-delà. Avec eux, tu devras constamment frôler, sans jamais les franchir, les limites de l'admiration qui leur donne confiance. Si tu enfreins cette règle, tu es cuit. Tu les pousses dans la satisfaction facile, le contentement de soi qui tourne à l'énervement, puis au relâchement. L'abîme. Tu n'en remontes qu'en reprenant le contrôle, avec rudesse, risquant de perdre tout ce que tu avais gagné.

Au cours des semaines de travail qui t'attendent, tu ne pourras évidemment pas éviter de t'imposer, pour les stimuler les jours de fatigue, ou leur montrer que c'est toi qui commandes, et que cela va de pair avec le respect que tu leur portes. Cet instant viendra à son heure, plus tôt que tu ne crois. Ne le hâte donc pas. Au cours de cette première rencontre, en tout cas, évite-le par tous les moyens.

Tu poursuis ton tour de classe, donc. Tu les regardes, mais tu n'oublies pas de jeter un coup d'œil aux murs. Les enfants sont là aussi, dans leurs travaux affichés, et tu t'imprègnes de l'organisation de la classe, de son atmosphère, des habitudes du lieu. Les murs parlent. Ils racontent de grands moments de vie. Un peu convenus, parfois, un peu fabriqués. N'importe. Écoute-les, sans vouloir démêler les témoignages authentiques de l'ostentation démonstrative, voire de l'esbroufe. Ce n'est pas ton affaire. Passe, capte ces reflets, hume ces fragrances de labeur, cette application... Tu repères des titres : *Les volcans*. – Ah, ils ont étudié les volcans ! – *Notre visite au musée Picasso*. *Peggy, notre hamster, a fait des bébés*. *Nos correspondants*. *Nos lectures*. Tu aperçois quelques uns de tes bouquins. Ouf ! Le contrat a été respecté. Ils ont commencé à faire connaissance avec toi et tu n'es plus un étranger. Tu prélèves ces indices qui s'accumulent. Tu les happes. Vite, très vite. Cette prise de contact ne peut pas s'éterniser. Tout est devant toi. Décrypte, comprends. C'est dans cet ensemble que tu viens t'insérer. Tu n'es qu'une personne de plus au cœur d'un projet. Essentielle ? Prouve-le ! Facultative, certainement, et de toute façon provisoire. Tu ne fais que passer et tu devras t'effacer.

Les enfants, de leur côté, sourient, bien entendu – tu as un tel statut, et tu es attendu ! –, se jettent des coups d’œil, surpris par tes manières pas ordinaires. Certains gloussent, pour libérer la gêne que tu provoques un brin, mais le tour s’achève et te voilà revenu devant les tableaux.

— Alors, qu’est-ce qu’on fait maintenant ? demandes-tu, pour entrer dans le vif du sujet.

— Ben, on va inventer une histoire et tu vas nous aider.

Bonne réponse. Les enfants savent pourquoi tu es là. Ce n’est pas toujours le cas. C’est seulement maintenant que tu poses ton cartable et que tu tombes la veste. La marche d’approche est terminée. Te voici au pied du mur. Le fameux pied du mur auquel on voit le maçon.

Jacques CASSABOIS

L’ART DE L’ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com